

Les objets des luttes féministes

Transcription de la discussion avec Mathilde Larrère

Programme PRESAGE : Ça ressemblerait à quoi un musée de l'histoire des féminismes en France ? Dans son dernier livre, Mathilde Larrère, qui est enseignante chercheuse en histoire contemporaine à l'université Gustave Eiffel et enseignante à Sciences Po, nous en propose un petit aperçu. Ce musée, il pourrait exposer des objets qui font aujourd'hui partie de notre quotidien. Par exemple un carnet de chèques ou une carte, symboles du droit des femmes – obtenu en 1965 – à avoir un compte bancaire. On pourrait y trouver aussi une pompe à vélo dans ce musée, utilisée dans les années 1970 pour effectuer des avortements par aspiration. Il y aurait aussi sûrement des pièces d'habillement : des pantalons, des corsets, des soutiens-gorge. On pourrait aussi y admirer des objets rares, uniques, comme l'étendard de la militante Hubertine Auclert pour le suffrage des femmes ou comme l'ensemble de lingerie géant – culotte et soutien-gorge – brodés du sigle de la CFDT par des travailleuses d'une marque de lingerie en 2010 pour protester contre la délocalisation de leur usine.

Bonjour Mathilde Larrère.

Mathilde Larrère : Bonjour !

PRESAGE : Merci d'avoir accepté notre invitation pour parler de votre livre *Guns and Roses Les Objets des luttes féministes* publié aux Éditions du Détour en 2022. Alors peut être, pour commencer, je voulais savoir comment est-ce qu'elle était née l'idée de ce livre : pourquoi est-ce que vous avez voulu saisir l'histoire des féminismes par les objets ?

Mathilde Larrère : Alors en fait la démarche qui consiste en sciences humaines en général, et en histoire en particulier, à partir de l'objet, à s'intéresser à l'objet est bien évidemment antérieure à mon bouquin. Donc ça vient d'abord de l'histoire matérielle ; ça fait longtemps qu'il y a des chercheurs et des chercheuses qui travaillent sur les objets et qui font dire des choses à des objets. Et puis ensuite il y a eu une utilisation un peu différente de cette approche par les objets dans un livre qui s'appelle *Le magasin du monde*, qui a été publié je pense maintenant il y a deux / trois ans sous la direction de Pierre Singaravélou et Sylvain Venayre, et qui en fait à partir d'un objet montrait comment en fait il y a une mondialisation, comment je prendrai un exemple parce que c'est peut être plus clair, mais voilà : que le le piano à pour conséquence, enfin il faut bien faire les touches en ivoire, donc on va on va tuer des éléphants pour faire les touches en ivoire, et après en même temps la circulation de cette pratique bourgeoise, genrée au demeurant – parce c'est pourtant les souvent les filles qui font du piano. Bon, donc voilà, il y avait il y avait cette approche, qui n'est pas exactement la mienne parce que il s'agit plutôt de faire vraiment l'histoire d'un objet, de sa création à sa réception, à ses usages, et de montrer comment tout ça s'inscrit dans une histoire globale. Et puis y a eu l'émission aussi de Patrick Boucheron sur Arte "Faire l'histoire" et qui là a une démarche qui est plus celle que j'ai reprise, qui part d'un objet pour raconter une histoire. Et dans les deux cas j'avais trouvé que c'était très efficace en fait pour vulgariser l'histoire. Là c'était pas toujours l'histoire des luttes qu'ils faisaient l'un et l'autre, mais pour vulgariser l'histoire. Et moi ce dont j'avais envie c'est justement de vulgariser l'histoire des luttes féministes, parce que j'avais commencé à le faire dans un livre précédent qui s'appelle *Rage against the machisme* et qui était plutôt une histoire la plus classique : je

déroulais un peu chronologiquement, même s'il y avait aussi des approches thématiques l'histoire des féminismes, et là j'ai essayé de trouver une autre approche. Et en fait pour faire rentrer le lecteur ou la lectrice dans une histoire, pour l'appâter, pour lui donner envie de continuer, pour servir un peu de de mise en bouche, il y a deux moyens les plus faciles : la biographie, que beaucoup de personnes font – et moi j'avais pas envie, d'abord ça a beaucoup été fait, et puis parce que je n'avais pas envie de faire une galerie de femmes uniques – et l'objet, en fait, qui est un deuxième moyen d'entrer dans l'histoire comme une porte d'une certaine façon et qui a l'avantage de laisser plus de place, justement aux collectifs de femmes, et c'est pour ça que je le préférais à la biblio. Donc je suis partie je suis partie de ça, de cette démarche, et en me disant : "et bien, certes il y avait quelques émissions de "Faire l'histoire" qui parlaient des femmes, il y avait quelques objets dans *Le magasin du monde* qui parlaient des femmes, mais je me suis dit je vais concentrer, en essayant justement de voir ce que l'on pourrait faire". Alors au début, je me suis dit "peut-être les femmes", donc, parce que les objets sont genrés et que c'était intéressant de partir de là. Mais en fait j'avais envie de raconter l'histoire des luttes. Et quelque part j'ai j'ai été bien inspiré parce qu'est sorti au même moment le livre un autre livre sur les objets genrés, alors moins dans une approche historique mais néanmoins qui incluait une approche historique. Et résultat, les deux livres sont complémentaires parce que moi je n'ai retenu que les objets des luttes féministes et pas les objets genrés qui ne sont pas associés à une lutte féministe.

PRESAGE : Et vous êtes une chercheuse, une historienne, qui est spécialiste des mouvements révolutionnaires du dix-neuvième siècle. Et je pense que ça fait longtemps que vous vous intéressez aux objets parce que j'ai vu qu'en 2016 vous aviez publié un livre déjà, aux Presses universitaires de France, sur la garde nationale parisienne et il était intitulé *L'Urne et le fusil*. Et c'est deux objets qu'on retrouve dans notre nouveau livre, dans *Guns and roses* y a les guns, justement, donc les fusils. ça a vraiment été un objet de lutte féministe les fusils ?

Mathilde Larrère : Oui et les urnes aussi. Alors c'est c'est vrai que c'est amusant parce que je pense que je ne m'en suis pas rendu compte sur le coup. C'est plus tard que je me suis dis, mais enfin mon premier livre c'est les urnes et le fusil et là j'ai les urnes et le fusil. Mais voilà, c'était c'était un espèce d'impensé, et bon l'urne et le fusil le premier, c'est vraiment une histoire de la garde nationale, c'est le titre qui, à l'intérieur il y a des objets parce que je m'intéressais au fusil de la garde, mais pas de la même façon.

Alors pour revenir sur les fusils : oui, alors c'est pas un objet de lutte au sens – parce que quand on dit objet de lutte féministe, ça peut être des objets qu'elles utilisent, ça peut être des objets qu'elles revendiquent, ça peut être des objets qu'elles rejettent – et les femmes, les féministes, ne se sont pas armées de fusils pour attaquer le patriarcat. Même s'il y a des des affiches dans les années 1970 et jusqu'à nos jours qui montrent des femmes armées de fusils et de kalachnikov avec écrit "*Smash the patriarcat*", en réalité il n'y a pas d'exemple de marche des femmes armées de fusils et qui vont tirer sur les hommes. On est là dans le fantasme plutôt anti-féministe, qui a pu imaginer d'ailleurs que les femmes fassent des Saint-Barthélemy des hommes et se servent de fusils. En revanche, les femmes, les féministes, ont voulu avoir des fusils et l'ont voulu parce qu'on les en a privées. Et c'est ça que je fais dans le chapitre qui y est consacré : c'est l'histoire, d'abord, de cette privation qui est ancienne et qui repose sur des conceptions genrées qui renvoient la femme du côté de la vie et l'empêchent d'avoir accès à tout ce qui peut donner la mort. Mais qui se sont surtout

activées et qui ont été justifiées par des discours au moment de la Révolution française. Au moment où d'ailleurs l'armée est devenue citoyenne, et où donc s'est posée la question de la place des femmes dans cette armée, et donc plus généralement de la place des femmes dans la citoyenneté. Parce que la citoyenneté telle qu'elle est pensée sous la Révolution française et jusqu'à une partie du XIXe siècle c'est une citoyenneté armée : donc refuser les armes aux femmes, c'est certes leur refuser l'entrée dans l'armée et la défense du pays, et en l'occurrence là de la Révolution, mais c'est aussi les priver de la citoyenneté. C'est beaucoup plus intensément vécu que ce qu'on peut l'imaginer dans un regard de type XXIe siècle. Et donc, cette privation des armes qui a fait l'objet d'un décret au printemps 1793, elle a suscité en réaction de la part de celles – qui ne se désignaient pas comme féministes à l'époque, parce que le mot n'existe pas, mais qui se battaient déjà pour l'égalité femmes-hommes et pour et pour les droits des femmes – un grand nombre de revendications pour obtenir ce droit au fusil. Et ce qu'a montré Dominique Godineau dans sa thèse les Citoyennes tricoteuses, c'est que les femmes de la Révolution française ont plus revendiqué les armes qu'elles n'ont revendiqué les fusils. Et après, je continue à voir comment au XIXe – XXe siècle cette revendication de rentrer dans l'armée, de servir dans les forces de l'ordre, est une revendication qui est présentée par les femmes comme une revendication d'égalité, de refus d'être à l'écart d'une fonction, d'un titre, d'un grade, d'une place dans un corps à la simple raison qu'elles sont femmes.

PRESAGE : Et on a parlé un petit peu déjà des urnes, souvent quand on pense au féminisme on pense aux suffragistes aux suffragettes et au droit de vote des femmes. Mais les luttes féministes elles sont aussi passées par les luttes des travailleuses, et vous le rappelez bien. Est-ce que vous pourriez nous en dire un petit peu plus ?

Mathilde Larrère : Alors c'est vrai que ça c'est quelque chose auquel je tiens beaucoup, et je l'avais déjà fait dans le livre précédent. Je trouve que l'histoire des féminismes tend un peu trop à invisibiliser l'histoire des travailleuses au sein des luttes féministes. Ce alors que les luttes des travailleuses, même si c'est dans le cadre du travail, même si c'est pour des revendications salariales ou de conditions de travail qui pourraient concerner aussi les hommes, en fait sont des luttes genrées, parce que le travail est genré, parce que le salaire féminin est inférieur parce que ce sont des femmes, parce que leurs conditions de travail sont souvent plus dégradées et aussi parce qu'elles sont des femmes. Et donc elles se battent comme travailleuses, mais donc comme femmes travailleuses. Et ce faisant elles réfléchissent elles aussi à l'égalité femmes-hommes, aux droits des femmes, et il n'y a pas de raison d'oublier ces luttes des travailleuses dans les luttes féministes, alors que c'est vrai que souvent quand on fait l'histoire des luttes féministes, oui on pense aux suffragettes, on pense au MLF, on pense à l'IVG, là maintenant #MeToo. Mais pour moi, par exemple aujourd'hui, le combat des femmes de chambre de l'hôtel Accor est un combat, certes social, mais tout aussi féministe que l'est le mouvement #MeToo dans le cinéma hollywoodien. Et donc j'essaie toujours de rappeler ça et de donner leur place à ces grèves de femmes, ces luttes de femmes, ces manifestations de femmes, et cetera. Donc c'est quelque chose qui me tient à cœur effectivement.

PRESAGE : Et notamment dans le titre du livre *Guns and roses* vous reprenez aussi "du pain et des roses" et est ce que vous pourriez peut-être aussi revenir sur cet épisode ?

Mathilde Larrère : Alors les pains et les roses, actuellement Pain et Roses c'est le nom d'une des associations féministes liées à un mouvement d'extrême gauche le plus proche du NPA qui a pris ce nom d'abord en référence avec des mouvements sud-américains *Pan y Rosas* et qui sont aussi des mouvements tout à la fois social et féministe. Mais en fait l'origine de tout ça est une grève qui a lieu donc cette fois en Amérique du Nord, aux États-Unis, en 1912, à Lawrence, dans le Massachusetts, et qui est une grève qui est restée dans l'histoire comme la grève des *bread and roses*. Donc c'est une grève assez classique de travailleuses dans le textile qui protestent contre des conditions salariales désastreuses. Pour le faire vite : le gouvernement avait pris une loi suite à des mouvements sociaux qui limitait le temps de travail des femmes enlevant deux heures sur leur journée hebdomadaire de travail – on passait quand même de 56 à 54 heures, c'était quand même assez solide en termes de temps de travail mais bon, elles passaient à 54. Et en fait ces travailleuses en 1912, quand elles vont chercher leur paye, elles se rendent compte que certes elles n'ont travaillé que 54 heures, oui, mais le patron a gardé les deux heures et le salaire a été amputé d'autant. Et donc elles rentrent en grève, elles rentrent en grève derrière ce slogan : *bread and roses*. Et elles vont l'emporter après une grève, une lutte très âpre des des violences très importantes des forces de l'ordre et contre elles contre leurs enfants parce qu'une solidarité elle va essayer de mettre leurs enfants à l'abri et les enfants eux-mêmes sont victimes de de coups des forces de l'ordre. Et donc cette grève est restée comme une grève importante dans l'histoire pas trop du féminisme américain, alors qu'en fait c'est une histoire du féminisme américain, mais du mouvement social américain. Et donc c'est cette grève que je voulais raconter, même si ce terme, enfin ce slogan *bread and roses*, ne vient pas vraiment du mouvement social mais vient en fait du mouvement suffragiste – puisqu'on le retrouve dans plusieurs discours et notamment un d'une suffragiste américaine Helen Todd si je ne fais pas d'erreur. Et c'est derrière ce slogan que les suffragistes de Californie avaient réussi à arracher le droit à un droit de vote local. Et s'en était suivi un poème qui rendait hommage à cette victoire californienne des suffragistes, le poème s'appelle *Bread and Roses*, et voilà comment on passe ... et c'est ça qui est intéressant : c'est qu'on voit la circulation dans des pans qu'on a tendance à séparer du mouvement féministe, mais qui ne sont pas si séparés que ça, parce qu'en fait les suffragistes elles allaient aussi prendre la parole devant les ouvrières, donc les ouvrières ont pu entendre ce slogan, le fameux poème elles l'ont lu parce que le journal dans lequel il est publié est un journal qui est aussi un journal de lutte sociale, ... Donc il y a cette circulation et qui montre aussi l'importance d'inclure les luttes des travailleuses quand on réfléchit aux luttes aux luttes féministes.

PRESAGE : Et dans le livre vous parlez aussi des luttes des femmes pour l'égalité juridique, l'égalité des droits. Et vous mentionnez, donc là on revient en France, le Code civil napoléonien et là je vous cite : *“Autant le dire un peu cash, le code civil de 1804, pour les femmes mariées, c'est une vraie saloperie. La bague au doigt est un boulet au pied”*. Alors quelles actions ont mené les féministes contre ce code Napoléon qui leur mettait un boulet au pied.” ?

Mathilde Larrère : Oui alors je ne vais pas détailler le boulet aux pied, mais c'est un vrai boulet aux pied : c'est à dire que une femme mariée est en fait dans la situation d'un ou d'une mineure. C'est-à-dire qu'elle est privée de toute la capacité civile et juridique qui est celle d'un homme au même moment, elle ne peut ni contracter ni ester en justice, ni passer un examen, ni accepter un boulot, ni toucher un salaire sans l'autorisation de leur mari. Enfin c'est ... le code civil est ... Voilà j'écris "saloperie" parce que c'est un bouquin de

vulgarisation aussi qui assume un côté un peu militant, je n'écrirai pas ça dans un article scientifique, mais objectivement c'est une saloperie [rires]. Et alors les féministes ont tout de suite lutté contre le code civil : il y a eu des protestations, alors évidemment étouffées dans le contexte dictatorial du régime napoléonien, mais j'évoque les protestations. C'est Caroline Fayolle qui a travaillé sur ces questions-là, et donc là je m'appuyais sur les travaux de Caroline Fayolle et qui montrent comment dans des journaux des féministes ont essayé de glisser en fait des critiques contre le code civil. Ensuite quand on regarde, en 1830, en 1848, et même au moment de la Commune, de toute façon toute prise de parole féministe sur la scène publique à un moment ou un autre fait référence à ce scandale absolu qu'est le code civil.

Mais je pense que la la question que vous me posez et qui fait le cœur de du chapitre en fait c'est au moment du centenaire, donc en 1904, où la République est par ailleurs gênée aux entournures pour célébrer le centenaire d'un code civil napoléonien ... Voilà : République ... Napoléon ... c'est pas si facile de le célébrer. Il y a d'autres critiques qui s'élèvent contre le code civil qui a quand même aussi des conséquences sociales importantes. Donc on est dans un moment où se pose la question de la possible révision du code civil, mais les féministes entendent bien ne pas se laisser voler ce moment de révision sans que l'on touche aux articles qui les concernent elles, et notamment les articles du chapitre sur le mariage et donc elles vont organiser plusieurs choses et ça qui est très intéressant. Alors c'est quelque chose que j'avais déjà vu, j'avais déjà travaillé un petit peu là-dessus dans le premier, je l'évoquais. Et en fait comme j'avais trouvé un matériel de source intéressante, j'avais proposé à une étudiante en Master 1 de se saisir de ce dossier, Emma Peillard-Poveda, qui, au moment où je rédigeais ça, a fait un très beau mémoire sur ce contre-centenaire féministe. Et notamment moi je n'avais trouvé finalement que une action des féministes, qui était celle qui est la plus connue quand autour d'Hubertine Auclert une poignée de féministes ont tenté de faire brûler le code civil devant la statue qui est place Vendôme, donc un symbole napoléonien, et Emma Peillard-Poveda a trouvé que il y avait eu dans le même temps un colloque organisé par Marguerite Durand et La Fronde qui a rassemblé presque 800 personnes – même source de la police : donc c'est pas elle qui se félicite d'avoir 800 personnes alors qu'il en avait 80, là c'est pas selon la police ou selon les manifestants, c'est selon la police – et que voilà avec des discours qui expliquaient pourquoi le code est inacceptable et qui déclinait toutes les injustices des conditions féminines, que ces mêmes femmes étaient sorties, avaient essayé là de découper – alors après l'avoir brûlé, elles avaient découpé – et qu'il y avait eu aussi – alors ça je l'avais trouvé, parce que je l'avais mise plutôt sur ce dossier là – autour encore d'une autre femme, Caroline Kaufmann. Caroline Kaufmann et d'autres féministes est allée à la Sorbonne où, là, il y avait la vraie commémoration – alors pas exactement officielle mais quasi – et qu'elles avaient lâché des ballons violets sur lequel étaient écrits "à bas le code" et donc c'est pour ça que j'y suis revenue alors que j'en avais déjà parlé dans le premier, c'est que, voilà, j'avais mon premier dossier dans le premier, et après et bien tout ce qu'avait pu trouver et Emma Peillard-Poveda me permettait vraiment de montrer que c'était que c'était un moment important.

PRESAGE : Merci en tout cas pour tous ces détails. Alors à la fin du livre vous parlez d'un objet qui symbolise une lutte des féministes non pas ensemble, mais entre elles : et cet objet c'est le voile. Est ce que vous pourriez nous expliquer ce que peut nous dire une chercheuse en histoire sur cet objet au prisme des féminismes ?

Mathilde Larrère : Ça a été un chapitre difficile à faire, mais que je ne voulais en aucun cas ne pas faire. Il était difficile parce que actuellement ça divise beaucoup les féministes, et il était difficile parce que j'ai, enfin, j'ai conscience d'où je parle : je suis située quand je parle du voile puisque j'ai une position sur cette question, et que cette position est celle des, alors les anti- nous disent "pro-voile" moi je dis "pro-choix". C'est-à-dire que je considère qu'en France c'est à la femme de choisir si elle veut mettre son voile. Donc j'avais conscience de ce biais et il fallait que j'en parle en historienne, tout en disant, ce que je fais dans le livre, quelle est ma position pour qu'il n'y ait pas de malhonnêteté.

Et en fait ce que j'ai fait, et je ne suis évidemment pas la seule à le faire, c'est à dire que j'ai rattaché ça à une histoire coloniale beaucoup plus longue, et qui montre que le dévoilement est à la fois donc un répertoire d'action coloniale – voilà, ce qu'on a vu à Alger lors des cérémonies de dévoilement au milieu de la guerre d'Algérie – et en même temps est profondément antiféministe – parce que c'est : "vous serez plus jolie sans le voile, vous devez être sous le regard des hommes, et cetera." Donc je l'ai fait comme ça, c'est-à-dire en le réintégrant dans une histoire beaucoup plus longue du dévoilement et beaucoup plus longue de la nature aussi coloniale de ces politiques de dévoilement.

PRESAGE : Et pour finir je me demandais quel était l'objet qu'il vous tiendrait le plus à cœur de voir exposé dans un musée des luttes féministes français telles que vous l'imaginez ?

Mathilde Larrère : Aïe aïe aïe c'est difficile ... En vrai c'est vraiment difficile parce que, et c'est ce qu'on voit quand vous ouvrez le le podcast, c'est à dire qu'il y a des objets qui sont de nature patrimoniale et c'est vrai que moi j'ai eu la chance de la voir la bannière d'Hubertine Auclert et ça fait quelque chose quand on voit un objet patrimonial. Quand il y a eu la très belle exposition organisée par Christine Bard au musée Carnavalet "Parisiennes citoyennes !" et bien voilà y avait plein de ... il y avait quelques objets patrimoniaux comme ça, et ça fait un truc. Mais en même temps il y a plein d'autres objets qui, sans être patrimoniaux, donc la pompe à vélo, le carnet de chèques, le cintre, en fait, enfin disent aussi beaucoup de choses. Donc je ne pense pas qu'il y en ait un en particulier, je pense justement qu'il faudrait qu'il en ait plein avec évidemment dans un musée il faudrait aussi des affiches, il faudrait aussi des textes, il faudrait aussi des documents, il y aurait plein de choses à mettre dedans. Mais évidemment il y en a j'aurais j'aurais de l'émotion à les voir, j'ai pas la même émotion à voir un cintre ou un carnet de chèques, alors que, oui, sur du patrimonial, oui, mais en même temps, pourtant c'est ça aussi l'histoire des femmes.

PRESAGE : Merci beaucoup !

Mathilde Larrère : Mais de rien, merci à vous.

PRESAGE : Genre, etc. est un podcast réalisé par le Programme de recherche et d'enseignement des savoirs sur le genre de Sciences Po.

La musique est signée Lune.

Un lien vers la transcription de cet épisode est disponible en description.

Pour aller plus loin vous retrouverez également en description des liens vers des références bibliographiques dont les récents livres de Mathilde Larrère *Guns and roses* et *Rage against the machisme*.

Si vous avez aimé cet épisode, n'hésitez pas à ajouter des étoiles sur votre plateforme d'écoute et à faire connaître le podcast autour de vous. Merci beaucoup et à bientôt.